

« Les pères ont mangé des raisins verts,  
et les dents des enfants en ont été agacées? »

*Livre d'Ézéchiél, chapitre 18*

toi, mon frère, dis-moi...

*qui commet le meurtre d'un homme qui se tue?*

tu es né le vingt-six janvier  
mille neuf cent soixante-treize

quelques mois après ta naissance  
ce fut le premier choc pétrolier  
qui annonçait la fin d'un monde

de l'énergie infinie

après plus de trente ans d'une crise du capitalisme  
tu as rendu ta vie  
et je suis, depuis ce jour, ton survivant  
celui qui porte sur son dos l'énigme  
de ta mort

une énigme qui traverse les âges  
et les frontières  
une perte et un manque auxquels se nouent d'autres  
histoires venues du passé qui laissent apparaître  
un fil fragile

et lorsque je le tire, ce fil, voici ce qu'il révèle:

que nous sommes  
un continuum de désastres  
et d'effondrements

et cette enveloppe que nous appelons Corps  
que nous revêtons, soignons et vénérons, n'est rien qu'une  
cristallisation de liens qui peuvent  
dans l'exil, la vieillesse ou l'accident  
se dissoudre

un frère, une mère, un père, une langue  
l'empreinte d'une ville où nous avons appris à aimer  
le souvenir des forêts autour  
d'un village, enfant

quand nous perdons nos liens, mon frère,  
nous tombons

et moi, après ta mort, je suis tombé

j'ai été battu et traversé par d'étranges forces  
venues du passé  
il n'y avait plus de jours, pour moi,  
plus de lumière

j'ai dû retrouver vos visages  
revisiter l'histoire dont nous sommes nés

j'ai été, en suivant ces forces, contraint  
de replonger dans ce temps absurde  
et amnésique

des Trente Glorieuses

puis j'ai dû retraverser la guerre, jusqu'aux tranchées  
de l'autre siècle  
plonger dans les eaux du temps  
éclairer les mensonges  
dont nous sommes les enfants

tu vois, mon frère,  
pour ne pas mourir, j'ai dû entreprendre un voyage  
au cœur de la nuit, dans les plis du corps  
dans les strates du temps

afin de comprendre ce qui t'a pris

et répondre à cette mauvaise question  
qui finit par renverser tout ce à quoi  
je croyais, moi, le moderne

l'enfant de la prospérité

*qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?*

car avec cette question s'ouvre le récit archaïque  
qui coupe entre les âges et ricoche  
de vie en vie, du passé vers l'avenir

l'avenir

premier mars deux mille cinq

*Paris*

un père dénoue seul la corde à laquelle son fils s'est pendu, je suis dans un taxi qui traverse le fleuve, j'ignore tout de ce qui est en cours, mais le message sur mon répondeur dit de me dépêcher, et c'est une voix de terreur, celle du père; à peine sorti du taxi, je cours, je tape un code, ne me souviens plus; la pendaison est un acte archaïque, ce n'est pas un saut par la fenêtre, la corde vient du passé, je devrai y revenir; mais pour l'heure, je m'engouffre dans l'escalier, les marches sont usées, au deuxième la porte est ouverte, je vois le père assis; dans l'angle, le frère allongé

maintenant tout tombe et la vie est maudite

l'intuition que j'ai depuis l'enfance trouve enfin ses raisons; je le crois, du moins j'ai le sentiment que tout ce qui s'accomplit, le frère, le père assis, tout obéit à une loi, une équation; le frère gisant, je m'approche de lui; à cet instant, il y a ce cri qui sort de moi pour l'arracher à la mort, à ceux qui ont laissé leurs peines et les secrets courir de corps en corps, d'année en année; et il y a ce qui sort en même temps que le cri: la mémoire de l'enfance, mais le frère reste là sur les tomettes rouges; rien ne le réveille, rien n'est réparable; c'est une ligne qui coupe entre le frère mort et le père, la mère, le frère vivants; et il manque une image, je la chercherai longtemps; celle du frère pendu

maintenant tout tombe et la vie est maudite

et l'image qu'il laisse, qui hantera celles et ceux qui restent dans leur effort pour revivre, est une entaille qui happe; puis les pompiers arrivent, puis la mère, le père l'a prévenue; son visage quand elle entre, on ne s'en souvient pas; son visage quand ils emportent le corps, on ne le regarde pas; on ne regarde rien; on est avec le père et le frère qui reste; et c'est ici que se noue le bloc de sensations pour la vie d'après; dans le cœur, quelque chose se fige, ça passe à travers la peau, dans le sang; c'est une chimie de peurs dont il faudra comprendre les effets pour que l'avenir soit tissé d'autre chose que de ruines; mais là, il reste le père, la mère, et entre eux une faille où respire le frère vivant; le corps du frère mort sur les épaules duquel pesait le poids du temps est emporté; à cet instant, le père, la mère ne se parlent pas; il y a le silence et ce qu'on y entend; car tout, quand il y a un mort, devient un enchevêtrement de fautes et de remords que chacun cherche à fuir

maintenant tout tombe et la vie est maudite

je comprends que l'existence *à partir de là* sera coupée en deux; et peut-être le savais-je depuis le commencement? peut-être y a-t-il une cohérence de tout ce qui a lieu? il va falloir tenir, à la suite de l'aîné, porter ça, cette scène; le frère qui n'est plus; désormais, être le seul restant; et les jours passent; les visites de la famille, des amis s'organisent; on vient saluer la mère; certains, gênés, arrivent à la prendre dans leurs bras; mais, dans l'ensemble, c'est une mort qui sépare; on sent que rien ne sera réparé; déjà des paroles, loin du père et de la mère, tentent de fixer un récit pour éviter que le corps dérange; il n'allait pas bien depuis des années, il était malade, voilà ce qui se raconte, ce que l'on veut croire; la famille cherche un récit pour éviter que le suicidé contamine la vie; elle fait de cette histoire une

tragédie personnelle, « un choix libre » ; ce mythe endurent qui se dresse tel un mur autour de ce qui tremble pour que l'ordre demeure ; car la corde qui lie les âges et les mémoires, le passé et l'avenir, nul ne veut la laisser remonter jusqu'à soi ; le récit – il était malade, ça faisait des années qu'il n'allait pas bien – est ce par quoi on tranche entre soi et ça

### un frère qui se pend

on dit sa compassion ; et des tristesses, des chagrins, il y en a, car il était aimé ; sa fragilité avait fini par percer les valeurs de force qui sont l'autre nom du pouvoir dans cette famille ; en partageant ses douleurs, le frère qui voulait mourir – il m'arrive de penser qu'il le *devait* et tout est là, dans ce *devoir*, tout ce que je cherche à comprendre – avait fini par émouvoir ; il laisse chacun orphelin d'un espoir, celui de le sauver ; mais qui aurait pu lui venir en aide si toutes les bouches se taisent, si nul ne fait face aux choses tues ; on ne veut pas que la mort éclabousse, alors on fixe un récit ; et ce récit arrive aux oreilles de la mère ; ce qu'elle ressent, elle ne peut le partager ; elle ne peut plus fuir comme elle a fait toute sa vie ; le suicide de son fils l'oblige à observer ce qu'elle a repoussé ; et maintenant, c'est trop tard, le fils est parti et elle dit

### *je voudrais mourir*

elle le dit au frère qui reste ; le soir, quand je la laisse, la mère cherche des raisons : *qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?* elle se demande en s'enfermant dans un sommeil forcé où elle s'efface ; elle vit encore d'une puissante colère : un coupable, il lui en faut un pour ne pas trop se condamner ; la haine la prend, des flots qu'elle transmet aux vivants ; la mère est un



poing fermé qui ne voit plus le jour ; elle fait mine de vivre, de manger, cependant qu'à travers ces fausses présences, je vois ce qui chute ; la mère est une falaise que la terreur érode ; je passe chez elle, tente de l'aider ; je suis un trait d'union entre deux mondes qui s'écartent : le continent des vivants et celui des morts ; et je porte un espoir intact, mais la vie est sombre ; dans les mois qui suivent la mort du frère, je deviens le père des miens, le père de la mère et le père du père

maintenant tout tombe et la vie est maudite

il y a un été où des oiseaux, dans un jardin du Sud, voltigent ; l'un d'eux se pose sur l'épaule de la mère ; je dis, pour la consolation, parce que je cherche à prouver que la vie continue, que l'oiseau est le frère ; la mère veut y croire, elle joue avec l'oiseau ; puis viennent les jours d'automne, elle reprend son travail, du moins elle essaie ; septembre, octobre passent ; les ciels lourds de la ville de l'Ouest, le gris des toitures, les couleurs pâles, des mois où rien ne se répare, tout s'aggrave, l'image manque, celle du fils qui se pend

*où étiez-vous ? que faisiez-vous ?*

et il y a les heures où l'on cherche à fuir en reprenant une routine ; mais c'est un oubli qui ne vient pas pour un instant inoubliable : le corps du fils et l'image manquante où il s'attache le cou, où il peine à respirer, où le sang se fige ; et novembre passe ; « le frère m'a volé ma lumière, il a pris mon soleil », ce sont des pensées qui occupent le frère vivant quand il voit que ses forces et ses joies servent à tenir les autres, en particulier la mère ; et justement, la tête de la mère, elle se penche ; sur mes épaules, elle cherche un appui ; je me fige pour la tenir et

décembre s'achève, puis janvier ; elle s'en remet à moi, à ce que je semble savoir : *je devrai de cette mort transformer l'expérience, sans quoi rien ne sert à rien* ; et la mère sent qu'il y a cette quête en moi, mais elle veut que le procès du suicide ait lieu

*qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?*

puis tout va vers le pire et furieusement s'accélère ; la mère lègue à l'avenir ce qui en elle exige une vengeance ; il me faudra des années pour comprendre ce qui coule d'un corps à l'autre, d'une vie à l'autre, dans les mois qui suivent la mort du frère ; et le mois de janvier, donc, mène à l'anniversaire du disparu ; c'est un jour que l'on ne célèbre pas ; on se verra à déjeuner avec la mère pour évoquer la vie qui va ; on parlera du monde, de ses guerres, de celui qui est mort en mars dernier ; la mère revient d'un voyage ; elle a trouvé cette force : quitter la ville de l'Ouest, l'automne, les toitures trop grises, le vent dans les rues agitées ; prendre l'avion, dormir, s'assommer de pilules puis m'appeler

*tu veux déjeuner ?*

on mange place de la Bourse, à Paris, un jour gris ordinaire ; et c'est le vingt-six janvier, jour de naissance du fils mort ; mais le rituel de l'anniversaire a perdu son sens ; on fait semblant de parler, on se quitte sur le trottoir ; puis en fin d'après-midi, juste quelques heures plus tard, la mère est retrouvée dans un bus au terminus, endormie pour l'éternité ; jour de naissance du fils, jour de mort de la mère trente-trois ans plus tard ; *un vingt-six janvier* ; et il y en aura d'autres, de ces dates qui se recourent, de ces « synchronies », puisque c'est ainsi qu'on les nomme ; des *coïncidences*, diront celles et ceux qui ne veulent

pas comprendre; mais moi je dis: « les lapsus du temps », là où le passé se mêle à l'avenir, où le contour assuré des corps se trouble devant tout ce qui relie les noms entre les âges; et la mère maintenant est morte; le fils survivant, lui, dit un soir en pleurant

*bientôt, je serai le dernier*

mais il ne sait plus à qui adresser sa prière et son père déjà décline; pendant les mois entre la mort du frère et la mort de la mère, le père est revenu, s'est occupé comme il a pu des affaires de famille; il a participé au choix du matériau pour les cercueils, a tenté de m'apaiser en partageant sa foi: *j'ai parlé à ton frère*, il m'a dit, *il ne souffre plus*, et maintenant que la mère est morte, il ajoute: *elle est en paix, crois-moi, elle est avec son fils...* et face à son chagrin, que puis-je opposer? de la raison? quelle raison? le frère qui reste laisse son père à sa croyance, et s'il parle aux fantômes, aux spectres... que chacun se défende et fasse comme il peut; car, il faut dire adieu à la mère maintenant, et encore, encore, appeler la famille, les amis, les connaissances; le frère qui reste accueille, organise; il a vécu jusque-là protégé derrière les siens; désormais, c'est à lui de tenir, être un fils qui reçoit; le père l'aide, mais il faiblit, quelque chose l'emporte; il ne peut s'opposer à celles et ceux qui fixent le récit pour la mort de la mère; *elle était dévorée par la culpabilité*, dit-on, *la disparition de son fils l'avait anéantie, elle voulait mourir*; et puis il y a ceux qui donnent leur avis: *elle aurait mieux fait de laisser respirer ses enfants*; et ceux qui prudemment se taisent; après, je le vois, la famille et les amis reprennent leur vie; ils éprouvent de la tristesse, mais il faut bien vivre et nos temps, à la fin, détestent le tragique; c'est ainsi que le père et le frère qui reste se retrouvent seuls; passent

les mois, quatre années ; le fils survivant s'occupe de son père malade, de ces cellules qui ne veulent plus mourir ; il finit par devoir le laver, le nourrir

*ne t'inquiète pas, dit le père, je vais guérir  
les esprits vont m'opérer*

et le frère qui reste ne s'oppose pas aux espoirs de son père ; il ne s'oppose à rien d'ailleurs, même si la raison – cette raison dont il lui faudra modifier les contours – le porte à douter des croyances, de la foi ; il se tait et endure, accepte, accompagne ; ce sont des années où les deux hommes hésitent : que faut-il célébrer ? des naissances, des morts ? les deux premières, ils mettent un mot dans le journal, puis le déclin du père s'accélère ; la vie du frère qui reste est un fil tendu entre le jour et la nuit ; le dernier hiver, il donne des bains à son père en s'agenouillant à ses côtés pour l'aider ; deux silhouettes endeuillées qui luttent et que la maladie bientôt aura séparées

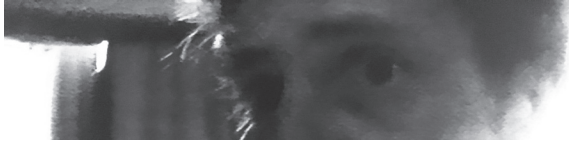
*ne t'inquiète pas, répète le père, je vais guérir,  
les esprits vont m'opérer*

mais le frère qui reste cherche à se protéger, il continue à lire ce qui s'accomplit comme une nécessité dont il ne comprend pas la source, mais dont il sent l'appel et le commandement ; puis, au début de l'été, le père meurt et, à partir de là, tout n'est qu'un compte à rebours pour fuir la ville de l'Ouest et reprendre dès que possible le cours de l'existence ; il y a une cérémonie, une troisième ; la famille, des amis ; mais, cette fois, il n'y a plus de récit ; que peut-on ajouter ? le père n'est plus, il n'en reste qu'un seul et celui-là dérange ; les survivants cherchent *pourquoi* alors qu'on aimerait qu'ils se

taisent, qu'ils s'en tiennent au récit que les gens élaborent ; mais ils ne peuvent faire autrement ; ils vivent, leur présence inquiète ; que vont-ils dire ? le frère qui reste pour l'heure cherche surtout à s'évader parce qu'il redoute, s'il demeure dans cette ville, d'être emporté ; il veut quitter le pays de sa mère et, s'il y parvient, le pays de sa langue ; il y a cette phrase en lui

*ne plus entendre parler de... ne plus entendre parler d'eux...*

et comment ces trois corps, celui du frère, de la mère, du père, se sont liés en mourant ? il ne veut pas le savoir ; il croit – c'est son espoir – qu'il va réussir à relancer une existence libérée du passé, qu'à partir de ces ruines, en récompense des jours qu'il a donnés aux siens, il va pouvoir reprendre possession de sa vie ; il faut des mois, une année, puis une autre ; le nœud de colère, de secrets, il croit qu'il va pouvoir le laisser comme une valise en partant ; sa foi en une vie nouvelle est entière ; il veut croire au départ, à la ville de l'Est vers laquelle il embarque ; le frère qui reste se dit qu'il est désormais orphelin et c'est à partir de cet *orphelignage* qu'il espère inventer ce qu'il nomme sa *revivance* ; mais j'oublie de préciser qu'en montant dans le train il emporte des archives, trois cartons remplis du souvenir des siens : des lettres, des courriels, des manuscrits, des photographies de son enfance ; et ces cartons pleins, il les fourre dans le wagon où il prend place ; le fugueur, il pense pour l'heure à sa fuite ; un peu à la colère aussi qu'il ressent contre eux, ses morts ; mais ce qu'il veut, ce qu'il cherche à tout prix, c'est l'oubli et une table rase pour relancer la vie...



et la ville de l'Ouest, à cet instant, n'est plus habitable

il quitte son pays avec ses trois enfants

derrière lui, Paris est une nécropole